les calomnies des prédicants anglais. Ces pauvres sauvages commencent à s'apercevoir que nous n'avons ni queue ni cornes, et que nous sommes les missionnaires des pauvres comme des riches ; et surtout une chose les frappe : c'est que nous multiplions nos soins auprès des malades que les prédicants anglais délaissent.

C'est vous dire, mon Révérend Père, mon espérance que, aidé de vos prières et secouru par celles de ces chers Frères novices et de nos bons et dévoués Frères convers, le bien que je fais ici ira en augmentant, et que nos catholiques eux-mêmes professeront leur croyance avec plus de courage.

De Krangué, o. m. i.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DE Mgr DURIEU AU R. P. MARTINET.

New-Westminster, le 10 septembre 1884.

Mon Révérend et cher Père,

Je vous fais passer, quoique un peu tard, un petit travail que j'avais commencé au retour de ma visite de confirmation, l'année dernière, aux divers villages de sauvages compris dans la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au lac Stuart. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai eu le temps de le terminer. Puisse-t-il vous être agréable.

La Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance est, de nos sept districts de missions, celui qui est le plus au nord. Sa limite méridionale commence vers le 53e degré de latitude. Les RR. PP. Pandosy et Marchal desservent les seize à dix-sept cents sauvages qui habitent cette immense étendue de pays, à l'ouest des montagnes Rocheuses, jusqu'au 57e degré de latitude.

Fort-George, sur le Fraser, premier village de ce district, se trouvant à plus de 500 milles au nord de New-Westminster, j'avais à franchir cette énorme distance sans arrêt. Grâce aux facilités de communications introduites par les émigrés européens, j'ai parcouru en six jours les 431 premiers milles. Le bateau à vapeur me remonta de New-Westminster à Yale en deux jours, 100 milles de parcours.

Yale est une petite ville qui doit son existence et son activité à sa position, laquelle en fait le terminus de la navigation sur le bas Fraser. Elle se trouve être ainsi le commencement de la route carrossable qui va, du sud au nord, jusqu'aux mines d'or du Caribou. Je fus reçu à Yale par le R. P. Horris, qui s'y trouvait alors en mission auprès des blancs. Nous avons à Yale une église pour les blancs et une pour les sauvages.

Le lendemain matin, la diligence se mit en route ; nous n'étions que quatre voyageurs. Pendant toute la journée nous remontâmes le Fraser sur le flanc des montagnes qui l'encaissent ; elles sont tellement abruptes qu'en plusieurs endroits il a fallu construire une base, en forme de quai, à 500 pieds et parfois à 1000 pieds au-dessus de l'eau, pour y faire passer le chemin. Nous nous éloignâmes plus tard du Fraser pour suivre des vallées allant du sud au nord, parallèlement au fleuve. Le paysage devient alors des plus pittoresques et des plus agréables. C'est ainsi que, le troisième jour, nous longeâmes l'étroite vallée au bout de laquelle se trouve la maison de Saint-Joseph, près du lac Williams. Le quatrième jour nous amenait à une petite ville, sur la rive gauche du Fraser, à son confluent avec la rivière Quesnel, dont elle a tiré son nom, 337 milles au nord d'Yale.

Quesnel n'est aujourd'hui qu'un bien petit village d'une centaine d'Européens ; mais il a eu ses jours de gloire.

En 1860, quand on découvrit de l'or à cette place et dans les environs, la population était nombreuse ; l'or épuisé, les mineurs s'enfoncèrent dans les montagnes du Caribou, près des montagnes Rocheuses, et Quesnel devint alors l'entrepôt des marchandises qui montent de New-Westminster, pour être, de là, distribuées aux mineurs d'or, aujourd'hui en très petit nombre. Pourtant, il y a encore à Quesnel deux hôtels, quatre magasins tenus par les blancs, trois magasins tenus par les Chinois, deux cabarets, une boucherie, une boulangerie, deux forges, une école du gouvernement, le bureau de poste et du télégraphe, un juge et un commissaire du gouvernement.

J'étais attendu avec impatience, le télégraphe ayant annoncé que l'évêque catholique était au nombre des passagers. Il y avait à Quesnel un Français qui se trouvait à l'article de la mort; il réclamait le prêtre à grands cris. On le consolait en lui disant que la diligence ne tarderait pas d'arriver et que l'évêque catholique s'y trouvait. Que de fois il s'est écrié : « La diligence n'est donc pas encore arrivée ! » Que d'angoisses et de remords se prépare, à l'article de la mort, celui qui néglige ses devoirs de chrétien pendant sa vie ! Il n'y avait pas longtemps que le moribond avait eu la visite du prêtre et que celui-ci l'avait engagé à mettre ordre à sa conscience. Se croyant encore loin du terme de ses jours, il avait renvoyé à plus tard, et ce plus tard ne devait pas être pour lui. Il rendit son âme quelque temps avant mon arrivée. Ses amis vinrent m'annoncer cette triste nouvelle et me conduisirent auprès de la couche funèbre, où nous nous agenouillâmes, priant pour son repos éternel.

Lorsque, le lendemain, nous entrâmes dans la chambre mortuaire pour l'enterrement, le cercueil n'était pas encore fermé. Je saisis cette circonstance pour adresser quel-

ques paroles aux assistants : *Hodie mihi, cras tibi*..., et puis les circonstances de cette mort, ce désir si vivement, si fréquemment exprimé par le défunt, d'avoir le prêtre pour l'aider à bien mourir ; cette frayeur si grande de quitter ce monde sans avoir préparé son âme comme il faut ; c'était un tableau que je crus devoir exposer devant l'assistance, bien qu'elle ne fût composée que de protestants. Pour porter le défunt à sa dernière demeure, nous traversâmes la ville dans toute sa longueur. Tous ceux qui ne faisaient pas partie du cortège se tenaient debout et découverts sur notre passage. Les notables de la ville me remercièrent d'avoir bien voulu présider aux obsèques d'un de leurs amis, selon le rite de l'Eglise catholique.

Le chef du Fort-George avait été fidèle au rendez-vous que lui avait assigné le R. P. Marchal, six mois auparavant. Il était arrivé à Quesnel un peu avant moi, amenant ses deux chevaux pour me conduire à son village. Il était accompagné de trois de ses gens. A mon arrivée à Quesnel, ils entourèrent la diligence pour me saluer et prendre soin de mes effets. La joie qu'ils éprouvaient de me servir de guide se lisait sur leur figure. C'était pourtant près de 100 milles qu'ils venaient de faire et qu'ils avaient à parcourir de nouveau. Heureux de se dévouer pour Dieu et son missionnaire, ils ne comptaient pour rien cette fatigue. Ils s'empressèrent d'acheter et de préparer tout pour la route. Nous avions, en effet, cinq jours de voyage à travers une assez haute montagne couverte de bois touffus, et, aussi, à traverser des endroits bas et marécageux. Ils se fournirent donc de tout ce qui pouvait me rendre le voyage moins pénible. J'avais seul l'honneur d'être à cheval ; le chef et ses jeunes gens allaient à pied, chassant devant eux le cheval qui portait mes effets et celui qui m'avait été offert au Fort-George, pour porter les vivres et objets nécessaires.

Les deux premiers jours, nous suivîmes un sentier assez ouvert. Les nuits étaient froides, ce qui m'empêcha de dormir. J'en étais surpris, car nous nous trouvions à la fin du mois de mai, et nous n'étions qu'à environ 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le troisième jour, nous entrâmes dans des bois hauts et touffus, au sortir desquels nous campâmes, le soir, sur les bords d'un joli lac, à forme ovale. Nous y trouvâmes une famille de chrétiens indigènes de Black-Water, village desservi par nos Pères de la maison de Saint-Joseph, au lac Williams. Quelle joie ma vue causa à ces braves néophytes! Ils se mirent à genoux et ne se relevèrent que lorsqu'ils eurent baisé la main de l'évêque. Ils m'introduisirent dans leur hutte en attendant que les jeunes gens eussent fait le campement. Des deux castors qu'ils venaient de prendre, ils me firent présent d'un pour moi et pour mes gens. Le soir, ils se réunirent autour de moi pour la prière, et réclamèrent quelques-unes de ces bonnes paroles du grand chef d'en haut qui font tant de bien à l'âme et donnent du courage. Il fallut ensuite écouter l'exposé de leurs peines et donner un bon conseil à chacun. La nuit avait fait plus de la moitié de sa course, lorsque nous allâmes prendre un repos que la nature épuisée réclamait à grands cris.

Dès la pointe du jour, le chef du Fort-George et ses gens étaient debout pour la prière du matin, à laquelle tout le monde fut présent. Nous dîmes adieu à cette bonne famille, composée de dix membres. Ils firent à mon départ toutes sortes d'objections : « La journée allait être mauvaise ; le ciel était couvert de nuages ; nous allions être mouillés jusqu'aux os ; j'allais être malade, etc. » Nous eûmes, en effet, une journée affreuse. La pluie, mélangée de neige et fouettée par le vent du nord, ne cessa de tomber. Les branches qui obstruaient notre chemin et

que nous avions à écarter nous mouillaient plus que la pluie. Le froid gagna enfin mes membres, et, quoique je marchasse à pied derrière la caravane, je me sentais glacé.

— Nous allons mourir ! s'écria un des jeunes gens, si nous n'allumons pas de feu !

— Encore quelques pas, dit le chef, et nous arriverons à une place propice pour cela.

Pendant que les uns déchargeaient les bêtes, les autres allumaient le feu. On se réchauffa ; on se sécha un peu ; on prit une légère réfection et l'on se remit en marche par une pluie glaciale. Je n'essayai pas de les arrêter. Si ces braves gens se dévouaient ainsi pour le bon Dieu et ne reculaient pas devant ce mauvais temps et cette fatigue, aurais-je pu être moins généreux ? « Mes gens ont besoin de ta forte parole, me disait le chef ; j'ai hâte de te voir arriver au milieu d'eux. » Nous n'avions plus qu'une mauvaise nuit à passer, et le lendemain soir nous devions arriver au village. Cette dernière journée fut moins mauvaise ; le soleil de midi nous réchauffa un peu. D'ailleurs, à mesure que nous descendions, l'atmosphère devenait plus douce. Nous arrivâmes enfin au plus bas échelon de la montagne ; là, les arbres sont moins serrés et laissent place à une riche végétation. D'ici et de là, nous apercevons des prairies ; bientôt la présence de quelques vaches nous indique la proximité du village, et la fumée des maisons nous en indique l'emplacement. Nous sommes signalés, et tous nos braves gens s'ébranlent et viennent au-devant de nous, le R. P. Marchal à leur tête. Il m'avait précédé de huit jours.

Fort-George est un bel emplacement, situé sur la rive droite du Fraser, un peu au-dessous de son confluent avec la rivière Stuart. C'est un poste de traite pour les fourrures, fondé par l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson dès son entrée dans le pays. Ce poste consiste

en un magasin et une maison d'habitation pour le commis et son serviteur. Depuis bien des années, il est confié à M. Charles Ogden, lequel a gagné l'affection de tous les sauvages de la place et des environs. Ce monsieur a toujours été très bon pour le missionnaire. Ce serait lui faire de la peine de ne pas aller prendre nos repas chez lui. Pour ne pas se priver de ce plaisir, il en fait coïncider l'heure avec le règlement donné aux sauvages pour le temps de la mission.

Le village de nos chrétiens de Fort-George se trouve éloigné d'un jet de pierre. Il se compose d'un bon nombre de maisons en bois équarri. La nouvelle église, que je viens bénir, dépasse en hauteur les plus hautes bâtisses. Elle est d'une belle dimension et d'une jolie apparence. Ses lignes s'élancent au-dessus et à distance des autres constructions, à cause du feu. Elle a coûté quatre années de travail. Equarrir les pièces et les amener de très loin ; construire les murailles; poser le toit; scier à bras, à la scie, les planches pour la voûte; mettre le plancher et la boiserie des murailles, tout a été fait par les sauvages seuls, sous la direction du missionnaire et la conduite de deux de leurs gens qui s'entendent très bien à la charpente. L'intérieur demandait encore quelques heures de travail ; ils s'y mirent tout de suite.

Les gens du Fort-George sont presque tous chrétiens aujourd'hui. Comme tous les sauvages du district du lac Stuart, ils vivent principalement de chasse et de pêche, et se trouvent ainsi dispersés dans les montagnes une bonne partie de l'année. Ils commencent à utiliser les belles prairies qui environnent leur village, en y élevant des chevaux et des bêtes à cornes. L'hiver étant long et rigoureux, il leur faut faire, en été, une grande provision de foin. La culture des pommes de terre et le jardinage font partie de leurs occupations. Les animaux à riches four-

rures étant répandus en nombre considérable dans leur pays, leur exercice le plus lucratif est la chasse et le commerce de ces fourrures. Aussi sont-ils à l'aise et vivent-ils bien. Je leur devais des compliments pour la construction de leur église; mais je dus aussi constater qu'ils étaient bien déchus de l'état de ferveur dans lequel ils se trouvaient en ma visite lors de 1876. De la négligence de la prière ils étaient tombés dans la tiédeur, et, de là, dans bien des désordres que le chef avait été impuissant à arrêter. Cet état de choses s'était introduit peu à peu et à la faveur de certains événements. Leur premier Père et missionnaire, le R. P. Le Jacq, avait été rappelé: son départ avait fait une profonde blessure à leur cœur et leur avait causé un grand mécontentement. L'année d'après, leur nouveau missionnaire, le R. P. Marchal, dut descendre à la maison Saint-Joseph, au lac Williams, pour votre visite canonique de cette maison; ils furent ainsi privés de la visite du prêtre en automne et restèrent une année entière sans voir le missionnaire et sans s'approcher des sacrements. Rien donc d'étonnant qu'ils fussent tombés dans le relâchement. A genoux devant moi, ils s'en accusaient en pleurant, en pleine séance de catéchisme. C'est ainsi que, pendant les quelques jours que je restai avec eux, le passé fut réparé, les disputes arrangées amicalement, la paix rétablie dans bien des ménages, les règlements pour le bon ordre et la bonne conduite remis en vigueur. La bénédiction solennelle de leur église vint couronner ces débuts consolants et sceller d'un caractère religieux ces promesses publiques qu'ils venaient de faire. Plusieurs reçurent le sacrement de confirmation.

Nous étions arrivés au jour où nous devions nous mettre en route pour nous rendre à Natlé, sur les bords du lac Fraser, 100 milles à l'ouest du Fort-George.

« Reste donc encore quelques jours de plus, me disait le chef, vois comme ta bonne parole a fait du bien à mes gens, reste pour affermir solidement mes enfants dans leurs bonnes résolutions. » J'aurais cédé aux sollicitations de ce bon chef si les chrétiens de Natlé ne m'avaient pas attendu pour le samedi 7 juin. Un bon nombre de ces habitants de Fort-George, ne pouvant se résoudre à se séparer si promptement de nous, partirent eux aussi pour Natlé, dans l'intention d'y suivre la mission que nous devions y donner. Ils allaient à pied, portant sur leur dos les petits enfants, les vivres et le bagage. Ceux qui restèrent au village nous fournirent de tout ce qui nous était nécessaire pour la route. Chacun voulut faire son offrande : l'un apportait de la farine, l'autre du sucre, un troisième du thé, etc., etc., voire même des allumettes. Le chef mit de plus son cheval à mon service, et il envoya son fils avec nous pour en prendre soin et le ramener.

Il serait trop long de vous entretenir des incidents de ce second voyage, lequel dura cinq jours. Nous gravîmes d'abord et descendîmes une montagne par ce qu'on appelle aujourd'hui le *chemin du prêtre*. C'est pour diminuer la fatigue de leur missionnaire que les habitants du Fort-George ont tracé et entretiennent ce sentier, plus commode et plus court que l'ancien. Nous avancions ainsi, le R. P. Marchal et moi, montés sur de bons chevaux ; deux autres chevaux portaient notre bagage, sous la conduite de trois jeunes gens. Le troisième jour, nous entrâmes dans le chemin fait par les blancs pour aller aux mines d'or de la rivière la Paix. Ces mines, découvertes en 1870, se trouvent sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, entre le 55e et le 56e degré de latitude. L'annonce de ces mines alluma une fièvre de cupidité. La population blanche se porta en masse vers ces pa-

rages, croyant tenir la fortune. Ce fut malheureusement une déception. Bien peu trouvèrent de quoi s'occuper, et il n'y a pas là une dizaine d'hommes aujourd'hui. Mais le chemin qu'on avait ouvert pour porter les marchandises et provisions est resté, et il est d'une grande utilité pour le missionnaire et ses chrétiens. Nous traversâmes une contrée parsemée de petits lacs aux rives verdoyantes, des plaines entrecoupées de bosquets de saules, jusqu'à Stony-Creek, petit hameau d'une vingtaine de familles où je devais passer la nuit, pour bénir le lendemain la chapelle que les habitants avaient construite en remplacement de l'ancienne. Le capitaine Tom, au nom du chef de Stony-Creek, vint à notre rencontre, accompagné de plusieurs jeunes gens à cheval, pour nous escorter jusqu'au hameau. Dans le programme de toute réception honorable, nos sauvages donnent une large part aux fusillades. Ici, elles ne furent pas épargnées, malgré la susceptibilité de nos montures. Tous les habitants de la place, auxquels étaient venus s'adjoindre les habitants d'un village voisin et les nombreuses députations de quatre autres villages plus éloignés, étaient groupés devant l'église pour recevoir la bénédiction pastorale. Nous fûmes surpris, le R. P. Marchal et moi, de trouver cette nouvelle église si propre et si convenable. Les sauvages n'ont pas le génie de l'invention, mais ils ont à un haut degré celui de l'imitation. Nous avions devant nos yeux la parfaite reproduction, dans des dimensions restreintes, de la grande église de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au lac Stuart, bâtie sous la direction du R. P. Blanchet, excellent architecte. Ce bel édifice, élevé avec tant de travail et de soins pour être dédié au culte du Très-Haut, inspira ma première allocution à ces bons chrétiens. J'avais devant moi une preuve de leur amour pour leur religion et des bonnes dispositions qui les animaient. A la sortie, le chef

et les notables nous conduisirent à la maison qu'ils mettaient à notre disposition pour tout le temps du séjour.

Nous eûmes une réunion avant la prière du soir, tous ayant faim de la parole de l'évêque. Le lendemain matin, quand ils furent réunis devant l'église, je me présentai sur le perron, revêtu de la chape, de la mitre et portant la crosse. C'était la première fois que l'évêque paraissait dans le pays avec le bâton pastoral. Lors de ma dernière visite, je n'avais pas encore reçu la crosse légère et portative, don de mon vénérable frère aîné, prêtre de la société de Saint-Sulpice. Avant de procéder à la bénédiction de l'église, j'expliquai brièvement aux assistants la signification des cérémonies auxquelles ils allaient prendre part. Pendant la célébration des deux messes, ces bons chrétiens prièrent et chantèrent avec une onction vraiment attendrissante. Je les congédiai par le mot d'ordre suivant : « Le Sacré Cœur de Jésus, auquel est dédié ce sanctuaire, attend encore de vous que vous lui prépariez une maison dans votre cœur. Vous le ferez, par la fuite du péché et la pratique des vertus. » Cette cérémonie restera gravée dans leur cœur, tellement elle les a impressionnés. En sortant, chacun faisait tout haut ses réflexions et les communiquait à ses voisins.

Le soleil commençait à monter sur l'horizon, il était temps de se mettre en route pour se rendre à Natlé, surtout pour les piétons. La distance est de 25 milles. Les paquets furent vite faits, et tout le monde partit pour Natlé, où devait se distribuer la parole de Dieu et où les sacrements devaient être administrés. Le village était désert lorsque nous nous mîmes en route à notre tour. Nous étions à cheval et conduits par les chefs, eux aussi à cheval, et nous prîmes bien vite l'avance sur la longue ligne des piétons. Il était touchant de les voir cheminer en

famille, chacun portant son paquet, jusqu'aux chiens, qui faisaient l'office de bêtes de somme.

Nous laissâmes à notre droite le chemin qui conduit à la rivière la Paix pour prendre un autre chemin, ouvert aussi par les blancs il y a déjà bien des années, et qu'on nomme aujourd'hui *chemin du Télégraphe*. Vous vous rappelez sans doute que, lorsqu'on voulut relier l'ancien et le nouveau monde par un fil télégraphique sous-marin, les premières tentatives ne furent pas couronnées de succès. Ce fut alors que l'Américain, poussé par son entreprenante activité, crut l'emporter sur la Compagnie du câble sous-marin, en reliant le télégraphe américain avec celui de la Russie par le détroit de Behring. En peu de jours, une Compagnie est formée, des ouvriers nombreux sont mis à l'œuvre ; les uns tracent la ligne, les autres ouvrent le chemin, d'autres déroulent le fil télégraphique et la dernière bande le suspend. La première escouade était déjà parvenue bien avant dans ce qu'on appelait naguère l'Amérique russe, lorsqu'on reçut la nouvelle que le câble sous-marin avait été placé et qu'il fonctionnait très bien. La Compagnie américaine, se reconnaissant vaincue, renvoya ses ouvriers et abandonna cette entreprise. C'est ainsi que la partie méridionale de la Colombie Britannique s'est trouvée reliée au réseau télégraphique des Etats-Unis, et le chemin sur lequel passe actuellement le fil de fer télégraphique, dans la partie du Nord, reste comme un témoignage attestant à la postérité cette entreprise gigantesque.

Nous arrivâmes à Natlé d'assez bonne heure, et nous y fûmes reçus par de cordiales et bruyantes démonstrations. Natlé est une jolie place, sur le lac Fraser, à sa décharge dans la rivière Néchako. C'est un lieu de pêche, c'est-à-dire qu'on peut à cet endroit établir une barrière et faire prisonnier tout le poisson qui, au mois d'août,

monte de la rivière Fraser, par la rivière Néchako, dans le lac Fraser. Le village des indigènes repose sur le flanc d'un coteau d'où la vue s'étend au loin et embrasse des prairies espacées de tous côtés sur les hauteurs. A un demi-mille, on aperçoit le poste de traite que l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson entretient ici. Il n'y a qu'un seul blanc pour commis. En hiver, il prend soin des chevaux et des bêtes à cornes des autres postes du district. Ces animaux lui sont envoyés en automne et repris au printemps. L'herbe est ici abondante et l'hiver moins rigoureux. La culture pourtant n'est guère possible, car il gèle plusieurs fois en été. Ce n'est qu'après une série d'essais que les RR. PP. Lejacq et Blanchet sont parvenus à récolter des pommes de terre, au lac Stuart. Ils ont fini par découvrir dans l'intérieur des collines des endroits où la gelée ne se fait pas sentir. Imitant la persévérance de nos Pères, nos enfants de Natlé ont enfin, eux aussi, découvert certaines places à l'abri de la gelée. C'est là qu'ils cultivent la patate et font du jardinage, quelquefois bien loin du village. Ce produit, ajouté à celui de la chasse et de la pêche, leur rend la vie moins dure ; quelques-uns ont aujourd'hui un cheval et des vaches qu'ils ont reçus de la Compagnie de la baie d'Hudson en échange de leurs fourrures. Pendant notre séjour parmi eux, nous avons toujours eu à notre table du beurre préparé par les épouses de nos chrétiens et du lait en abondance.

Le nombre des maisons s'augmente chaque année ; elles sont groupées autour de l'église. C'est bien, en effet, l'amour de la prière, le respect de la maison de Dieu et du prêtre qui portent ces enfants des bois à abandonner leur vie nomade pour venir se fixer auprès de l'église, afin de s'instruire et de s'édifier mutuellement. Ils avaient été fidèles à la promesse, qu'ils m'avaient faite en 1876, de remplacer

ce qui servait alors de chapelle par une église digne de devenir la demeure du Dieu caché dans l'Eucharistie, et assez spacieuse pour contenir les sauvages de cinq villages, invités à venir assister aux exercices d'une mission de dix à douze jours. Les sauvages de ce centre vont assez bien et montrent de bonnes dispositions. Eux aussi avaient vivement ressenti le départ du R. P. LEJACQ, eux aussi avaient passé l'année sans visite du prêtre, mais ils tenaient à la religion, ils étaient restés fidèles à ses pratiques, ils avaient écouté et suivi les exhortations et bons avis de leurs chefs, et la majorité, voulant se conserver bonne, avait soutenu l'autorité dans la répression de quelques écervelés qui auraient été bien aises d'avoir un prétexte pour couvrir leurs désordres.

Leur église ne le cède en rien à celle de Stony-Creek, tout en étant beaucoup plus grande. Elle fut bénite le dimanche matin, sous le patronage de saint Pierre. L'assistance la remplissait entièrement : personne en effet ne manquait au rendez-vous, il y avait même une bande de la tribu du Rocher-Déboulé. Nous ouvrîmes la mission dès le matin, les heures des exercices furent annoncées, et je dois dire ici qu'ils furent suivis par tous avec une assiduité généreuse et une dévotion croissante. Le premier jour, nous proposâmes à leur méditation la pensée de la sainteté que Dieu demande des hommes, et l'horreur qu'il a du péché. Dieu lui-même veut vous aider à devenir saints et à détruire le péché en vous ; c'est pour cela que Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu se donne à vous dans l'Eucharistie et qu'il viendra résider dans cette magnifique église préparée par vos mains. Demain, ajoutais-je, vous élèverez la petite maison de Jésus-Christ (tabernacle) dans la partie de l'église réservée pour lui (le sanctuaire). Vous choisirez les meilleures planches, vous tapisserez l'intérieur avec de la

soie, et quand vous l'aurez terminée, vous la déposerez sur l'autel, entre les chandeliers et les fleurs variées, car ce sera là que Jésus-Christ viendra faire sa demeure. Aujourd'hui, vous allez approprier votre village et purifier votre vie et votre cœur de toute inimitié, de toute querelle et de tout scandale donné. L'œil de Jésus-Christ ne devra apercevoir rien de mauvais, de répréhensible et de honteux, quand l'Hôte divin arrivera au milieu de vous.

La journée tout entière fut employée à régler les différends ; les ennemis se réconcilièrent, ceux qui avaient donné scandale public le réparèrent et en demandèrent pardon, les ménages où le support mutuel laissait à désirer reconnurent leurs torts et promirent de s'amender ; en un mot, tous se relevèrent et s'armèrent contre le péché.

Les jours suivants, ils eurent à considérer les jugements de Dieu et les châtiments terribles qu'il inflige au péché dans la personne de ceux qui s'en rendent coupables, pour les porter à pleurer et détester leurs fautes et à en demander pardon à Dieu. Les catéchismes du matin et du soir leur firent connaître de quelle manière Jésus-Christ allait venir et résider dans l'église, c'est-à-dire le sacrement de l'Eucharistie. Nous leur parlâmes de la présence réelle, de l'hostie, du calice, du ciboire, de la lampe se consumant devant le Très Saint Sacrement, de la génuflexion, de la manière d'entrer, de se tenir et de sortir de l'église lorsque le Saint Sacrement est à l'autel, de la décoration de l'autel, des visites à Notre-Seigneur, présent dans le tabernacle. Tout cela, quoique expliqué par interprète, fut très bien compris et répété par sept ou huit personnes, chacune à sa manière. Cet enseignement était précédé, entremêlé et suivi de chants en l'honneur du Très Saint Sacrement.

Nous leur apprîmes ainsi à chanter dans leur langue, sur l'air : *Le voici, l'Agneau si doux!* un acte de foi en la présence réelle; puis l'*O salutaris hostia*, le *Tantum ergo* et l'*Adoremus in æternum*, en latin.

Durant les temps libres, les hommes les plus habiles travaillaient à faire des chandeliers en bois; les autres aidaient le R. P. Marchal dans la fabrication du tabernacle. Les femmes s'empressèrent de donner leurs mouchoirs en soie; on en garda deux des plus jolis, et l'on rendit les autres. Seize chandeliers furent admirablement ciselés, selon le modèle donné, parfaite imitation de vos chandeliers en métal : six grands pour le second gradin de l'autel, quatre moyens pour le premier, et six petits pour servir à la bénédiction. On improvisa des vases remplis d'eau pour les bouquets de fleurs naturelles. Entourés de cache-pot, selon le modèle que je tenais des bonnes Sœurs de la Sainte-Famille, à Royaumont, ces vases étaient d'un bel effet. Quand tout fut prêt, on se mit à la décoration de l'autel. Les jeunes filles dépouillèrent les prairies et les bois de leurs plus belles fleurs et en firent de magnifiques bouquets, qui, placés dans les beaux vases, figuraient très avantageusement entre les chandeliers, de chaque côté du tabernacle. J'avais apporté avec moi un grand devant d'autel en tulle brodé, avec son transparent rouge. Une personne donna une large couverture de différentes couleurs pour servir de tapis au marchepied de l'autel. Aux yeux de ces pauvres gens, c'était une parure magnifique.

A l'exercice du soir, j'annonçai qu'à la messe du lendemain Jésus-Christ prendrait possession de sa petite maison élevée au-dessus de l'autel et entourée de cierges et de fleurs. Comme Jésus-Christ est Dieu tout-puissant et le grand Chef du ciel et de la terre, il devait être salué d'un salut général quand il viendrait résider dans

sa petite maison. Il me fallait, pour cela, dix hommes munis chacun d'un fusil. Pendant la messe, ils se tiendraient à la porte de l'église et salueraient Notre-Seigneur au nom de tous.

Le lendemain, tous vinrent à la messe en habits de fête ; au lieu de dix hommes, il y en eut vingt, munis d'un fusil à deux coups. Ils envoyèrent un magnifique tribut d'hommages à Notre-Seigneur, à son entrée dans le tabernacle. Les fidèles, à genoux, le saluèrent, à leur tour, par le chant de l'Acte de foi et de l'Acte d'amour envers le divin prisonnier du sanctuaire, répété plusieurs fois avec une vive émotion. Avant de les congédier, je leur dis : « Si vous croyez que Jésus-Christ est maintenant en corps et en âme, sous les voiles eucharistiques, dans ce tabernacle, vous viendrez le visiter durant la journée, car ce n'est que pour vous qu'il est venu résider dans cette église. Allez donc à lui, vous qui lui avez fait de la peine par vos péchés ; allez pleurer vos fautes en sa présence, demandant son pardon et promettant de ne plus l'offenser. Allez aussi à lui, vous qui êtes faibles et tristes ; allez lui demander secours, lumière et force. » Leur sortie de l'église nous donna une preuve de leur foi vive au mystère de l'Eucharistie ; leur génuflexion était vraiment un regard du cœur à Notre-Seigneur caché dans le tabernacle. Durant les temps libres, ce fut un va-et-vient continuel pour visiter l'auguste prisonnier. Les femmes veillaient à la propreté de l'église et la balayèrent plusieurs fois par jour.

Nous leur apprîmes ensuite comment ils devaient s'y prendre pour préparer dans leur cœur la maison de Jésus-Christ, et, dans les séances de catéchisme, nous continuâmes à les instruire sur l'Eucharistie, les initiant aux cérémonies de la bénédiction du Très Saint Sacrement. Pourquoi cette grande prière ? pourquoi l'ostensoir, l'en-

cens et l'encensoir; pourquoi Notre-Seigneur est-il élevé sur un trône au-dessus du tabernacle; pourquoi les chandelles allumées et les beaux ornements du célébrant? Nous leur fîmes connaître la signification des cérémonies, la manière de se tenir pendant l'exposition du Très Saint Sacrement; les sentiments qu'on doit entretenir en son âme pendant que Notre-Seigneur reste exposé sur son trône, et ce qu'on doit lui dire pendant qu'on reçoit sa bénédiction par l'intermédiaire du prêtre.

Plusieurs répétitions nous ayant convaincus qu'ils savaient parfaitement les chants de la bénédiction, nous eûmes désormais cet exercice tous les soirs. Le divin Sauveur, placé au-dessus du tabernacle, sur un trône aussi beau que nous avions pu le lui élever et entouré de seize flambeaux, au milieu des plus belles fleurs, vit ses chers enfants des bois former sa couronne; tous étaient respectueusement à genoux et l'honoraient par leurs chants, comme s'ils l'eussent aperçu corporellement présent devant eux. Je consacrais chaque soir quelques minutes à m'entretenir directement, à haute voix, avec Notre-Seigneur, apprenant ainsi à ces âmes neuves à parler à Jésus-Christ, caché dans l'Eucharistie. Chacun faisait siennes mes paroles, les répétant tout bas avec une onction touchante. On aurait dit que leur cœur était sur leurs lèvres, même durant les chants latins. Ils ne comprenaient certainement pas le sens des paroles; mais, en voyant Jésus-Christ sur son trône, leur cœur s'enflammait d'amour. On se sentait tout ému; je me reprochais de ne pas aimer le divin Captif autant que ces pauvres ignorants.

C'est ainsi que s'écoulèrent les derniers jours de la retraite, dans une effusion d'amour envers le divin Jésus. Tous étaient fermement résolus à mettre en pratique ce qu'ils entendaient dire dans les sermons et instructions. Ils allaient souvent renouveler leurs promesses à Notre-

Seigneur au pied du tabernacle. Ceux qui n'avaient pas reçu le sacrement de la Confirmation le reçurent le dernier jour. Nous fîmes ensemble des règlements pour la préservation des mœurs, pour la meilleure sanctification du Dimanche, pour ceux qui iraient, en été, travailler chez les blancs, et pour que, en l'absence du prêtre, ils s'enseignassent le catéchisme mutuellement, et surtout les enfants. Je leur fis ensuite observer que deux visites du prêtre : une, très courte, en mai, l'autre, au mois d'août, étaient insuffisantes pour leur prompte instruction et pour leur sanctification. Leur dispersion dans les montagnes, pour les chasses d'hiver, et le défaut de chemin praticable entre leur village et la Mission avaient été jusqu'ici un obstacle à une troisième visite. Je leur demandai de remédier à ces inconvénients. Après un long débat sur ma question, ils tombèrent d'accord qu'ils se réuniraient tous auprès de l'église centrale à l'époque de Noël et qu'ils ouvriraient un chemin pour aller chercher le prêtre, soit en raquette, soit en traîneau à chiens. Le chemin serait tracé immédiatement; ce serait par là que je passerais pour me rendre à la Mission, sur le lac Stuart. Sept hommes partirent aussitôt, à la suite d'un jeune chasseur qui connaissait une route courte et facile.

Avant de nous séparer, je leur adressai les dernières recommandations, les confiant au sacré Cœur de Jésus et à la Vierge immaculée. Chaque tribu s'en retourna contente et fortifiée. Les chrétiens de Natlé nous fournirent les vivres et les chevaux pour nous rendre à la Mission, à 45 milles environ de distance. Deux des notables du village se chargèrent de nous conduire et se joignirent à ceux qui traçaient le chemin. Ils l'ouvrirent assez pour que nos chevaux pussent passer, renvoyant à plus tard de l'élargir et de couper les troncs d'arbres gisant çà et là. La passe est excellente et court sur un terrain à peu

près plat et médiocrement boisé. Le troisième jour nous amena sur les bords du lac Stuart, à l'endroit où le lac se décharge par la rivière du même nom. En face de nous, on aperçoit, sur l'autre rive du lac, le grand poste de traite pour tout le district, fondé jadis par l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. C'est comme un petit village : outre les grandes maisons pour les familles du bourgeois et des commis, il y a le magasin, l'entrepôt et les maisons pour les nombreuses familles des engagés. La Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance est au fond d'une petite baie, à environ 1 mille plus loin. Nous allumâmes un grand feu pour que la fumée, s'élevant dans les airs, signalât notre présence. Deux canots, guidés par les principaux du village, vinrent nous prendre et nous mener à la Mission. Le R. P. Pandosy nous souhaita la bienvenue par la voix sonore du cor de chasse et les habitants par les détonations, tantôt successives, tantôt simultanées, de leurs armes à feu. Nous bénissons cette foule agenouillée, et nous nous rendons à l'église au son de la grosse cloche, laquelle n'attend que la bénédiction sainte pour prendre possession de son poste d'honneur. La description de la Mission ayant déjà paru dans nos Annales, je me contenterai d'ajouter que ce nombre considérable de maisons comprend celles qu'ont bâties les habitants des quatre villages échelonnés sur les bords du lac Stuart. Elles leur servent de logement durant le temps qu'ils passent à la Mission, soit aux grandes fêtes, soit au temps des retraites, soit encore quand ils viennent pour s'approcher des sacrements.

Les habitants du lac Stuart sont à peu près tous chrétiens aujourd'hui. Plus favorisés que les autres sauvages du district, ils ont toujours un prêtre au milieu d'eux. On pourrait cependant appliquer à plusieurs d'entre eux l'adage connu : « Près de l'église, loin de

Dieu. » La retraite qui leur fut donnée à l'occasion de ma visite leur était nécessaire et leur fit un grand bien. Ils réfléchirent et prirent des résolutions en conséquence. Les exercices se terminèrent par la confirmation des enfants et la bénédiction de la cloche. Cette cérémonie solennelle, dont on leur avait expliqué le symbolisme, les impressionna vivement. A la suite de l'officiant et de ses ministres, chacun vint à son tour donner un coup de cloche, en signe d'obéissance à la voix de Dieu et à ses commandements. Ce fut ainsi une publique protestation de leur désir de persévérer dans le service de Dieu.

Croyez-moi, mon Révérend et bien cher Père,

Votre affectionné frère en J.-C. et M. I.,

†Paul Durieu, o. m. i., évêque de Marcopolis.

PROVINCE BRITANNIQUE.

MAISON D'INCHICORE.

On lit dans un journal irlandais, à la date du 15 décembre 1884 :

« Hier, à deux heures, un meeting fut tenu à Inchicore, dans l'église de Marie Immaculée, dans le but de réunir les fonds nécessaires pour que les Pères Oblats puissent achever leur belle église.

« Sur la proposition du R. P. Ring, o. m. i., M. le lord maire présida l'assemblée.

« Le lord-maire dit qu'il éprouvait un très grand plaisir à venir prêter son concours aux Pères Oblats pour la poursuite de leur belle œuvre, œuvre qui commande l'admiration de tous ceux qui la voient. C'est, en effet, une église magnifique, mais encore inachevée. Et, quoique les efforts faits dans le passé aient été considérables